Cahiers d'études africaines

175 | 2004
Varia

Sommers, Marc. – *Fear in Bongland. Burundi Refugees in Tanzania*

New York, Berghahn Books, 2001, p. 216.

René Lemarchand

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/4805
DOI : 10.4000/etudesafricaines.4805
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 719-721
ISBN : 978-2-7132-2004-3
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
René Lemarchand, « Sommers, Marc. – *Fear in Bongland. Burundi Refugees in Tanzania* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 175 | 2004, mis en ligne le 13 mars 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/4805 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.4805

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Sommers, Marc. – *Fear in Bongland. Burundi Refugees in Tanzania*

New York, Berghahn Books, 2001, p. 216.

René Lemarchand

1 Sur environ trois millions et demi de refugiés enrégistrés dans le continent africain, plus d'un demi-million proviennent du Burundi. L'exode de centaines de milliers de paysans hutu vers les territoires avoisinants est l'une des conséquences les plus tragiques et les plus méconnues des tueries qui, jusqu'à ce jour, ensanglantent le Burundi. De 1965 à 1972 environ 150 000 ont pris la fuite vers la Tanzanie, d'autres vers le Rwanda et le Congo, rejoints en 1993-1994 par un flot d'environ 350 000 Hutu fuyant la terrible répression qui suivit l'assassinat de Melchior Ndadaye. Aujourd'hui, selon les estimations les plus fiables, 350 000 vivent dans l'ouest de la Tanzanie dans les camps aménagés par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR)[1]. À ceux-là s'ajoutent des dizaines de réfugiés non recensés, installés dans diverses localités urbaines, la plupart à Dar-es-Salaam.

2 Trop souvent ignorée des travaux sur les migrations forcées, c'est cette catégorie marginale de refugiés urbains *(self-settled urban refugees)* d'origine hutu que Marc Sommers s'efforce de sortir de l'ombre, pour en saisir les visages, les psychoses et les angoisses, les représentations qu'ils se font d'eux-mêmes et du monde qui les entoure, les stratégies de survie, et les espoirs que beaucoup nourrissent d'un retour au pays natal. Résultat de vingt mois de travail sur le terrain par un anthropologue déjà familier des problèmes des camps de réfugiés, ce livre aux dimensions modestes ajoute un important complément d'observations à l'ouvrage classique de Liisa Malkki[2]. En mettant au jour les profondes divisions qui traversent l'univers mental de ces laissés-pour-compte – doublement déracinés – en particulier leur capacité à transposer et reconstruire, dans le cadre urbain de Dar-es-Salaam, leurs appartenances régionales, le travail de Sommers démystifie l'image anonyme et monolithique des réfugiés comme autant de pions identiques les uns aux autres, en même temps qu'il ouvre de nouveaux aperçus sur la dynamique des luttes de factions qui ne cessent de sévir aussi bien en dedans qu'au dehors des camps du HCR.

3 *Kuogopa* (avoir peur), *kujificha* (se cacher) : deux termes qui reviennent constamment dans la bouche de ses principaux informateurs – John, William et James, tous trois « assistants tailleurs » dans une échoppe de Dar-es-Salam – et nous donnent la mesure de leur marginalité : tenaillés par la peur de l'inconnu, contraints à vivre incognito pour échapper aux délateurs, ils ne sont que trop conscients de leur statut de « clandestins ». L'usage du mot *Bongoland,* qui évoque dans l'argot local *(lugha ya wahini)* un monde de tracas et de difficultés de toutes sortes, traduit bien la précarité de leur condition. D'où la nécessité d'entretenir des relations de confiance avec des protecteurs, et l'importance des réseaux d'amis pour souder de nouvelles solidarités. Réapparaît ainsi, dans le contexte de la clandestinité urbaine, ce trait caractéristique de la société traditionelle que sont les relations de patron à client. L'église pentacostale de Dar-es-Salaam n'est pas seulement un lieu de « patronage » privilégié ; c'est aussi l'institution autour de laquelle se tissent de nouveaux réseaux. Mais cela n'exclut aucunement le recours à des stratégies de survie. Celles-ci sont régies par un certain nombre de règlements tacites : « [N]e jamais mentionner quoi que ce soit à propos du statut de réfugié », « identifier les visiteurs », « observer les conventions du pays d'accueil », « beaucoup mentir », « donner des réponses vagues » (pp. 139-141). Mieux que personne, les « tailleurs assistants » de Sommers ont maîtrisé les règles de la « débrouille ».

4 Comme le souligne l'auteur, cette peur quasi-permanente et obsessionnelle qui fait partie du quotidien des clandestins – de ceux qu'il appelle *« undercover urbanites »* – est profondément enracinée dans l'histoire du Burundi. Les horreurs du génocide de 1972 continuent à accaparer la conscience collective des réfugiés, à nourrir leurs craintes et leurs phantasmes, à définir leur attitude vis-à-vis de l'Autre, le Tutsi, incarnation du mal. Sommers s'inspire ici largement de la contribution de Liisa Malkki. En proposant la notion d'histoire-mythe *(mythico-histories)* pour mettre en lumière l'enchevêtrement de la réalité et de la fiction dans le contexte des récits de rescapés des massacres de 1972, Malkki ouvre à l'auteur de nouvelles pistes de recherches. Laissant de coté la question de savoir si ces *mythico-histories* sont une stratégie d'origine « Palipehutiste »[3] destinée à convaincre l'enquêteur ou un fait social enraciné dans la conscience des locuteurs, Sommers s'interroge sur le discours des « sous-ethnicités » *(« sub-ethnicities »)* régionales.

5 Son analyse met au jour un clivage persistant entre ce qu'il appelle les Imbo et les Banyaruguru, les uns originaires de la plaine lacustre (Imbo) et les autres des hauts plateaux du nord du Burundi. Dans ce contexte, le terme Banyaruguru intrigue quelque peu le lecteur, dans la mesure où les Banyaruguru se rapportent essentiellement à un sous-groupe tutsi dans l'historiographie du pays. Mais cela n'invalide pas nécessairement la thèse de l'auteur. L'émergence de prismes identitaires inédits, nés des contraintes de l'environnement, n'est pas un phénomène nouveau. C'est plutôt dans la forme que revêt ce phénomène dans le contexte urbain de Dar-es-Salaam que réside la nouveauté. Pour Sommers, le clivage imbo-banyaruguru correspond à des représentations culturelles distinctes – les Imbo se réclamant d'une plus grande pureté ethnique en tant que Hutu par rapport aux Banyaruguru, plus vulnérables aux influences tutsi – sur lesquelles se superposent des sensibilités politiques différentes, les uns (Imbo) apparemment plus proches du parti Ubumwe (Unité) et les autres du Palipehutu. On ne peut s'empêcher d'accueillir avec un certain scepticisme l'argument selon lequel l'attirance des Banyaruguru pour le Palipehutu irait de pair avec leur

proximité géographique et culturelle avec les Tutsi. Mais si l'argument ne convainc guère au niveau de l'analyse, celui-ci n'est probablement pas dénué de signification lorsqu'on le replace dans l'imaginaire des luttes de factions au sein de la diaspora urbaine. En mettant l'accent sur les formes de représentation qui opposent un sous-groupe à un autre, l'auteur dévoile en même temps les modes de causalité qui émergent de l'imaginaire politique des uns et des autres.

6 L'argument de Sommers demanderait à être confronté à la thèse « révisionniste » développée par Simon Turner dans son enquête sur le camp de réfugiés de Lukole[4], à savoir que la notion d'une « *mythico-history* » univoque, et de tendance palipehutiste, ne prend pas suffisamment en compte les différentes formes d'imaginaire politique entretenues par les luttes de factions. Sans entrer dans une plus longue discussion, alors que pour Maalki les récits du génocide de 1972 conditionnent l'engagement politique, pour Turner ce sont les luttes d'influence au sein des camps de réfugiés qui déterminent la forme et le contenu des récits.

7 L'apport de Marc Sommers à notre compréhension de l'univers des réfugiés va bien au delà de la description minutieuse, parfois émouvante, du vécu quotidien de ses informateurs ; il se situe également au niveau de l'analyse théorique dans la mesure où il complète, sans nécessairement infirmer, l'argumentaire de Liisa Malkki. Pour ceux d'entre nous qui s'intéressent à l'avenir du Burundi, et que ne cesse d'inquiéter la fragmentation et l'âpreté des luttes de factions entre « bandes armées » hutu, parmi lesquelles opèrent de nombreux réfugiés en provenance de la Tanzanie, le livre de Sommers ouvre de nouvelles et fascinantes voies de recherche.

NOTES

1. On doit souligner que ce chiffre ne comprend pas les descendants des 150 000 réfugiés du génocide de 1972, aujourd'hui privés de l'assistanat du HCR ; en tout c'est à environ 400 000 que se chiffre la population globale des réfugiés de 1972, répartie en grande partie dans les camps d'Ulyankulu, Katumba et Mishamo, dans l'est de la Tanzanie. environ 2 000 naissances sont enregistrées mensuellement dans les camps de réfugiés du HCR, et probablement autant dans les autres. Je dois cette information à Joel Frushone du US Committee for Refugees.

2. L. H. MALKII, *Purity and Exile : Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania,* Chicago, University of Chicago Press, 1995.

3. Référence au Parti pour la Libération du peuple hutu (Palipehutu), connu pour sa tendance « ethniciste », fondé en 1980 par Rémy Gahutu.

4. Simon TURNER, *The Barriers of Innocence : Humanitarian Intervention and Political Imagination in a Refugee Camp for Burundians in Tanzania* (Ph.D. Dissertation, International Development Studies, Roskilde University, décembre 2002). Il est à souhaiter que cet excellent travail soit bientôt accessible sous forme de publication.